

avec soi; cependant il aime, il faut donc qu'il trouve chez elle des occupations de l'homme de bien. Les liens qui attachent de tels amants l'un à l'autre sont bien intimes et bien plus forts que ceux de la famille, parce que leurs enfants sont bien plus beaux que ceux des femmes. Qui ne préférerait à toute autre chose, à certains moments, les premiers rayons, et selon que l'on s'aperçoit que ce qui est au dehors y convient ou s'en éloigne, on se forme les idées de beau ou de laid sur toutes choses. Cependant, quoique l'homme cherche de quoi remplir le grand vide qu'il a fait en sortant de soi-même, néanmoins, il ne peut pas se satisfaire par toutes sortes d'objets. Il a le cœur trop vaste; il faut au moins que ce soit quelque chose qui lui ressemble et qui en approche le plus près. C'est pourquoi la beauté qui peut contenter l'homme consiste non-seulement dans la convenance, mais aussi dans la ressemblance, celle-ci étant restreinte et enfermée dans la différence des sexes. Quoique cette idée générale de la beauté soit gravée dans le fond de nos âmes avec des caractères ineffaçables, elle ne laisse pas de recevoir de très-grandes différences dans son application particulière, mais c'est seulement pour la manière d'envisager ce qui plaît. Car l'on ne souhaite pas nûment une beauté, mais l'on y désire mille circonstances qui dépendent de la disposition où l'on se trouve, et c'est dans ce sens que l'on peut dire que chacun a en soi l'original de sa beauté, dont il cherche la copie au dehors... La mode même et les vains regrets souvent que l'on appelle beauté. Cela n'empêche pas que l'on ne soit dans la possession de la beauté, sur laquelle il juge les autres et à laquelle il se compare. C'est sur ce principe qu'un amant trouve sa maîtresse supérieure et la propose comme exemple. La beauté est partagée en mille différentes manières. Le sujet le plus propre pour la soutenir, c'est une femme; quand elle a de l'esprit, elle est l'âme et le relief merveilleusement.

Avant Pascal, Platon avait fait de l'attrait du beau l'élément de l'amour. On peut dire que, dans la conception du philosophe grec, l'amour n'est envisagé que sous sa face esthétique. Mais remarquez cette différence, qui mesure la distance de deux époques, de deux mondes! Pour Pascal, la beauté est relative au sexe; c'est dans la femme qu'il nous montre le sujet par excellence de la beauté. Pour Platon, la beauté virile est le type du beau corporel; l'amour véritable élevé et digne de l'attention du philosophe est celui qui se rapporte à l'homme; dans ses spéculations sur l'amour idéal, ne cherche rien qui ait trait à la femme; une femme, dans l'antiquité, est jugée indigne d'un tel amour et d'être aimée. Tout s'explique, disons-le en passant, par l'immense changement que le christianisme est venu, dans l'intervalle, apporter à la condition de la femme, aux sentiments qui lui sont attachés, la femme a grandi, elle est devenue belle, elle est devenue la beauté.

Il n'est pas sans intérêt d'exposer ici, en le résumant, la célèbre théorie de l'amour platonique, telle que nous l'offre le dialogue intitulé le Banquet.

L'amour n'est point un dieu, mais un de ces démons, êtres intermédiaires entre l'homme et le dieu, interprètes et entremetteurs de l'un et de l'autre, liens du tout, auteurs de l'harmonie des sphères célestes et soutiens de la divination, de la magie et du culte parmi les hommes. L'amour a nécessairement un objet, un objet qui lui manque et qu'il désire; c'est l'objet de sa passion, et ce qu'il veut, ce n'est pas posséder le bien; mais comme on n'appelle poète que celui qui fait des vers à l'exclusion de tout autre produit, de même on n'appelle amant que l'amant de la beauté. Produire dans la beauté, soit par le corps, soit par l'âme, tel est le but de l'amour. Tout homme est doublement fécond et veut produire. Mais il ne peut produire dans la laideur, car la production est une œuvre divine, et la laideur ne peut s'accorder avec rien de ce qui est divin. La beauté est, pour la génération, semblable à Lucine. Aussi lorsque l'être fécondant s'approche du beau, plein d'amour et de joie, il se dilate, il engendre, il produit. Au contraire, s'il s'approche du laid, triste et refroidi, il se resserre, se déforme, se contracte et n'engendre pas. De là, chez l'homme, et dans un plein de vigueur pour produire, cette ardeur et ce feu de la beauté qui doit le délivrer des douleurs de l'enfantement. La génération est l'objet de l'amour, parce que c'est elle qui donne l'être à notre espèce, et c'est elle qui nous fait connaître la source de notre immortalité, ce qui nous rend immortels. Ainsi l'amour n'est autre chose que la nature de l'immortalité. Si tous les êtres animés attachent tant de prix à leurs rejetons, et à la durée de l'immortalité, il est étonnant qu'ils ne veuillent pas se procurer, par l'affection personnelle, l'amour qui leur vient de la sollicitude et l'amour qui les anime. Comme il y a dans l'espèce humaine deux fécondités, la fécondité corporelle et la fécondité spirituelle, il y a aussi, pour l'amour, deux directions différentes. Ceux qui sont fécondés selon le corps s'adressent aux femmes afin d'assurer, par la procréation des enfants, l'immortalité de leur nom. Celui qui est fécond selon l'esprit, cherche la beauté dans laquelle il pourra engendrer la sagesse et les vertus, dont il porte des enfance le germe dans son âme. Il s'attache aux beaux corps, et s'il rencontre dans un beau corps une âme belle et généreuse, il peut donner satisfaction à son ardeur de produire, il s'applique à instruire son bien-aimé, il abonde au

près de lui en discours sur la vertu, sur les devoirs et les occupations de l'homme de bien. Les liens qui attachent de tels amants l'un à l'autre sont bien plus intimes et bien plus forts que ceux de la famille, parce que leurs enfants sont bien plus beaux que ceux des femmes. Qui ne préférerait à toute autre chose, à certains moments, les premiers rayons, et selon que l'on s'aperçoit que ce qui est au dehors y convient ou s'en éloigne, on se forme les idées de beau ou de laid sur toutes choses. Cependant, quoique l'homme cherche de quoi remplir le grand vide qu'il a fait en sortant de soi-même, néanmoins, il ne peut pas se satisfaire par toutes sortes d'objets. Il a le cœur trop vaste; il faut au moins que ce soit quelque chose qui lui ressemble et qui en approche le plus près. C'est pourquoi la beauté qui peut contenter l'homme consiste non-seulement dans la convenance, mais aussi dans la ressemblance, celle-ci étant restreinte et enfermée dans la différence des sexes. Quoique cette idée générale de la beauté soit gravée dans le fond de nos âmes avec des caractères ineffaçables, elle ne laisse pas de recevoir de très-grandes différences dans son application particulière, mais c'est seulement pour la manière d'envisager ce qui plaît. Car l'on ne souhaite pas nûment une beauté, mais l'on y désire mille circonstances qui dépendent de la disposition où l'on se trouve, et c'est dans ce sens que l'on peut dire que chacun a en soi l'original de sa beauté, dont il cherche la copie au dehors... La mode même et les vains regrets souvent que l'on appelle beauté. Cela n'empêche pas que l'on ne soit dans la possession de la beauté, sur laquelle il juge les autres et à laquelle il se compare. C'est sur ce principe qu'un amant trouve sa maîtresse supérieure et la propose comme exemple. La beauté est partagée en mille différentes manières. Le sujet le plus propre pour la soutenir, c'est une femme; quand elle a de l'esprit, elle est l'âme et le relief merveilleusement.

Avant Pascal, Platon avait fait de l'attrait du beau l'élément de l'amour. On peut dire que, dans la conception du philosophe grec, l'amour n'est envisagé que sous sa face esthétique. Mais remarquez cette différence, qui mesure la distance de deux époques, de deux mondes! Pour Pascal, la beauté est relative au sexe; c'est dans la femme qu'il nous montre le sujet par excellence de la beauté. Pour Platon, la beauté virile est le type du beau corporel; l'amour véritable élevé et digne de l'attention du philosophe est celui qui se rapporte à l'homme; dans ses spéculations sur l'amour idéal, ne cherche rien qui ait trait à la femme; une femme, dans l'antiquité, est jugée indigne d'un tel amour et d'être aimée. Tout s'explique, disons-le en passant, par l'immense changement que le christianisme est venu, dans l'intervalle, apporter à la condition de la femme, aux sentiments qui lui sont attachés, la femme a grandi, elle est devenue belle, elle est devenue la beauté.

Il n'est pas sans intérêt d'exposer ici, en le résumant, la célèbre théorie de l'amour platonique, telle que nous l'offre le dialogue intitulé le Banquet.

L'amour n'est point un dieu, mais un de ces démons, êtres intermédiaires entre l'homme et le dieu, interprètes et entremetteurs de l'un et de l'autre, liens du tout, auteurs de l'harmonie des sphères célestes et soutiens de la divination, de la magie et du culte parmi les hommes. L'amour a nécessairement un objet, un objet qui lui manque et qu'il désire; c'est l'objet de sa passion, et ce qu'il veut, ce n'est pas posséder le bien; mais comme on n'appelle poète que celui qui fait des vers à l'exclusion de tout autre produit, de même on n'appelle amant que l'amant de la beauté. Produire dans la beauté, soit par le corps, soit par l'âme, tel est le but de l'amour. Tout homme est doublement fécond et veut produire. Mais il ne peut produire dans la laideur, car la production est une œuvre divine, et la laideur ne peut s'accorder avec rien de ce qui est divin. La beauté est, pour la génération, semblable à Lucine. Aussi lorsque l'être fécondant s'approche du beau, plein d'amour et de joie, il se dilate, il engendre, il produit. Au contraire, s'il s'approche du laid, triste et refroidi, il se resserre, se déforme, se contracte et n'engendre pas. De là, chez l'homme, et dans un plein de vigueur pour produire, cette ardeur et ce feu de la beauté qui doit le délivrer des douleurs de l'enfantement. La génération est l'objet de l'amour, parce que c'est elle qui donne l'être à notre espèce, et c'est elle qui nous fait connaître la source de notre immortalité, ce qui nous rend immortels. Ainsi l'amour n'est autre chose que la nature de l'immortalité. Si tous les êtres animés attachent tant de prix à leurs rejetons, et à la durée de l'immortalité, il est étonnant qu'ils ne veuillent pas se procurer, par l'affection personnelle, l'amour qui leur vient de la sollicitude et l'amour qui les anime. Comme il y a dans l'espèce humaine deux fécondités, la fécondité corporelle et la fécondité spirituelle, il y a aussi, pour l'amour, deux directions différentes. Ceux qui sont fécondés selon le corps s'adressent aux femmes afin d'assurer, par la procréation des enfants, l'immortalité de leur nom. Celui qui est fécond selon l'esprit, cherche la beauté dans laquelle il pourra engendrer la sagesse et les vertus, dont il porte des enfance le germe dans son âme. Il s'attache aux beaux corps, et s'il rencontre dans un beau corps une âme belle et généreuse, il peut donner satisfaction à son ardeur de produire, il s'applique à instruire son bien-aimé, il abonde au

près de lui en discours sur la vertu, sur les devoirs et les occupations de l'homme de bien. Les liens qui attachent de tels amants l'un à l'autre sont bien plus intimes et bien plus forts que ceux de la famille, parce que leurs enfants sont bien plus beaux que ceux des femmes. Qui ne préférerait à toute autre chose, à certains moments, les premiers rayons, et selon que l'on s'aperçoit que ce qui est au dehors y convient ou s'en éloigne, on se forme les idées de beau ou de laid sur toutes choses. Cependant, quoique l'homme cherche de quoi remplir le grand vide qu'il a fait en sortant de soi-même, néanmoins, il ne peut pas se satisfaire par toutes sortes d'objets. Il a le cœur trop vaste; il faut au moins que ce soit quelque chose qui lui ressemble et qui en approche le plus près. C'est pourquoi la beauté qui peut contenter l'homme consiste non-seulement dans la convenance, mais aussi dans la ressemblance, celle-ci étant restreinte et enfermée dans la différence des sexes. Quoique cette idée générale de la beauté soit gravée dans le fond de nos âmes avec des caractères ineffaçables, elle ne laisse pas de recevoir de très-grandes différences dans son application particulière, mais c'est seulement pour la manière d'envisager ce qui plaît. Car l'on ne souhaite pas nûment une beauté, mais l'on y désire mille circonstances qui dépendent de la disposition où l'on se trouve, et c'est dans ce sens que l'on peut dire que chacun a en soi l'original de sa beauté, dont il cherche la copie au dehors... La mode même et les vains regrets souvent que l'on appelle beauté. Cela n'empêche pas que l'on ne soit dans la possession de la beauté, sur laquelle il juge les autres et à laquelle il se compare. C'est sur ce principe qu'un amant trouve sa maîtresse supérieure et la propose comme exemple. La beauté est partagée en mille différentes manières. Le sujet le plus propre pour la soutenir, c'est une femme; quand elle a de l'esprit, elle est l'âme et le relief merveilleusement.

Notons en même temps l'immoralité des conséquences. En séparant l'amour de sa fin naturelle, on lui assignant une fin en apparence supérieure, la *génération selon l'esprit*, en le réduisant à un seul des éléments qui le constituent, l'attrait de la beauté, dans un temps où la beauté n'apparaissait à l'esprit de l'homme que sous des formes étrangères à la femme et à tout ce qui tient de la femme, Platon aboutit à idéaliser l'amour unisexual, à révéler, comme d'une aurole philosophique, cette anomalie de l'art, absurde et passionnel, dont il trouvait si nombreux exemples autour de lui.

AFFECTION PERSONNELLE. L'affection personnelle vient s'ajouter aux deux éléments dont nous venons de parler, *attrait de la beauté, appât du sexe*, pour former un tout, ce que nous devons nous faire de l'amour. Elle consiste à vrai dire, l'élément essentiel de cette passion, le seul qui donne à ce beau mot d'amour un sens sérieux, ou plutôt son véritable sens. Réduisez l'amour à l'appât du sexe et à l'attrait de la beauté, vous avez quelque chose qui peut s'appeler désir, admiration; mais appliquez à ce quelque chose, le nom d'amour est impropre. Rappelons-nous cette définition: *Aimer, c'est faire son bonheur du bonheur d'un autre*; voilà le critérium, le seul auquel on puisse reconnaître l'amour véritable, l'amour complet. Tant que nous n'obéissons qu'à l'appât du sexe et à l'attrait de la beauté, nous ne sortons pas du fatalisme. L'amour, dit M. Proudhon, soit que nous le considérons comme l'effet de la puissance génératrice, soit que nous le rapportions à l'idéal, est entièrement soustrait à la volonté de celui qui l'éprouve; il naît spontanément, indélébilement, fatalement. Il arrive à notre insu, malgré nous. On ne saurait mieux dire. Mais ne pouvons-nous considérer l'amour que comme l'effet de la puissance génératrice et de l'exaltation idéaliste? N'est-il pas encore autre chose? Ce que M. Proudhon nous décrit, c'est un amour qui n'a pas encore atteint tout son développement. Il ne veut pas voir que, par l'affection personnelle, l'amour dépasse les sens et l'idéal, entre dans le monde de la liberté, dans le monde des relations humaines proprement dites, sans avoir besoin de l'intervention de la justice, s'élève à la constance et à l'exclusion, à la confiance mutuelle, à l'attachement sûr de l'avenir, au lien indissoluble. Ainsi l'amour que M. Proudhon se plaît à nous montrer entre l'amour et la conscience disparaît devant une analyse exacte. Les poètes ont représenté l'amour sous les traits d'un enfant aveugle; symbole parfait, si l'on ne doit considérer que l'attrait du sexe et de la beauté. Mais l'amour sort de l'enfance, c'est-à-dire de la spontanéité imprévoyante, du jeu, du ca-

price, lorsque l'affection personnelle prend la première place dans le cœur et se subordonne les deux autres éléments.

EVOLUTION DE L'AMOUR. On présente assez généralement l'évolution de l'amour comme divisée en deux périodes opposées, l'une d'ascension et de désir, l'autre de satisfaction et de décroissance. C'est, dit-on, un drame; dont les scènes peuvent être nombreuses, mais qui n'a jamais plus de deux actes: le premier, où l'amour s'avance plein d'ardeur et les yeux fermés vers le but où la nature l'appelle; le second, où les yeux ouverts malgré lui sur la réalité, il se montre impuissant à garder l'illusion qui lui a donné naissance. Pendant la première période, dit M. Proudhon, l'âme livrée à l'hallucination d'une volupté ineffable, affamée de ce qu'elle nomme son souverain bien, haletante, s'absorbe, se confond dans la personne de l'objet aimé; elle est prête à se sacrifier pour lui, elle s'en fait l'esclave, elle l'appelle sa divinité. Tout amant est idolâtre et a perdu la possession de lui-même... Mais après la satisfaction de la chair, l'idéal s'envole. Un mouvement inverse du premier, tout aussi fatal, se déclare. Pour atteindre un si grand bien, nous n'avons guère ici-bas d'auxiliaire plus puissant que l'amour; donc il faut honorer et bénir l'amour et la beauté.

On peut voir, par cet exposé, que pour Platon les idées d'amour et de beauté sont corrélatives: de là le rapport qu'il établit entre l'amour proprement dit, l'amour du beau en général et l'amour divin. Dans cette conception, l'attrait de la beauté n'a pas pour objet de diriger en le limitant l'essor de l'appât sexuel, de préparer et de conduire à l'affection personnelle, au dévoûment réciproque; il est devenu l'unique objet, le tout de l'amour. L'amour platonique, c'est-à-dire l'amour tel que Platon l'a rêvé, au lieu de se spécialiser, se généralise; au lieu de se fixer, se répand; au lieu de se déterminer, s'échappe dans toutes les directions, poursuivant partout les rayons du beau; que lui importe la différence des sexes? il s'étend aux choses, il s'élève aux abstractions, il s'éclaire vers l'infini; c'est un sentiment qui, à force de se dilater, finit par perdre, en quelque sorte, toute densité et toute forme.

Notons en même temps l'immoralité des conséquences. En séparant l'amour de sa fin naturelle, on lui assignant une fin en apparence supérieure, la *génération selon l'esprit*, en le réduisant à un seul des éléments qui le constituent, l'attrait de la beauté, dans un temps où la beauté n'apparaissait à l'esprit de l'homme que sous des formes étrangères à la femme et à tout ce qui tient de la femme, Platon aboutit à idéaliser l'amour unisexual, à révéler, comme d'une aurole philosophique, cette anomalie de l'art, absurde et passionnel, dont il trouvait si nombreux exemples autour de lui.

AFFECTION PERSONNELLE. L'affection personnelle vient s'ajouter aux deux éléments dont nous venons de parler, *attrait de la beauté, appât du sexe*, pour former un tout, ce que nous devons nous faire de l'amour. Elle consiste à vrai dire, l'élément essentiel de cette passion, le seul qui donne à ce beau mot d'amour un sens sérieux, ou plutôt son véritable sens. Réduisez l'amour à l'appât du sexe et à l'attrait de la beauté, vous avez quelque chose qui peut s'appeler désir, admiration; mais appliquez à ce quelque chose, le nom d'amour est impropre. Rappelons-nous cette définition: *Aimer, c'est faire son bonheur du bonheur d'un autre*; voilà le critérium, le seul auquel on puisse reconnaître l'amour véritable, l'amour complet. Tant que nous n'obéissons qu'à l'appât du sexe et à l'attrait de la beauté, nous ne sortons pas du fatalisme. L'amour, dit M. Proudhon, soit que nous le considérons comme l'effet de la puissance génératrice, soit que nous le rapportions à l'idéal, est entièrement soustrait à la volonté de celui qui l'éprouve; il naît spontanément, indélébilement, fatalement. Il arrive à notre insu, malgré nous. On ne saurait mieux dire. Mais ne pouvons-nous considérer l'amour que comme l'effet de la puissance génératrice et de l'exaltation idéaliste? N'est-il pas encore autre chose? Ce que M. Proudhon nous décrit, c'est un amour qui n'a pas encore atteint tout son développement. Il ne veut pas voir que, par l'affection personnelle, l'amour dépasse les sens et l'idéal, entre dans le monde de la liberté, dans le monde des relations humaines proprement dites, sans avoir besoin de l'intervention de la justice, s'élève à la constance et à l'exclusion, à la confiance mutuelle, à l'attachement sûr de l'avenir, au lien indissoluble. Ainsi l'amour que M. Proudhon se plaît à nous montrer entre l'amour et la conscience disparaît devant une analyse exacte. Les poètes ont représenté l'amour sous les traits d'un enfant aveugle; symbole parfait, si l'on ne doit considérer que l'attrait du sexe et de la beauté. Mais l'amour sort de l'enfance, c'est-à-dire de la spontanéité imprévoyante, du jeu, du ca-

price, lorsque l'affection personnelle prend la première place dans le cœur et se subordonne les deux autres éléments.

EVOLUTION DE L'AMOUR. On présente assez généralement l'évolution de l'amour comme divisée en deux périodes opposées, l'une d'ascension et de désir, l'autre de satisfaction et de décroissance. C'est, dit-on, un drame; dont les scènes peuvent être nombreuses, mais qui n'a jamais plus de deux actes: le premier, où l'amour s'avance plein d'ardeur et les yeux fermés vers le but où la nature l'appelle; le second, où les yeux ouverts malgré lui sur la réalité, il se montre impuissant à garder l'illusion qui lui a donné naissance. Pendant la première période, dit M. Proudhon, l'âme livrée à l'hallucination d'une volupté ineffable, affamée de ce qu'elle nomme son souverain bien, haletante, s'absorbe, se confond dans la personne de l'objet aimé; elle est prête à se sacrifier pour lui, elle s'en fait l'esclave, elle l'appelle sa divinité. Tout amant est idolâtre et a perdu la possession de lui-même... Mais après la satisfaction de la chair, l'idéal s'envole. Un mouvement inverse du premier, tout aussi fatal, se déclare. Pour atteindre un si grand bien, nous n'avons guère ici-bas d'auxiliaire plus puissant que l'amour; donc il faut honorer et bénir l'amour et la beauté.

AFFECTION PERSONNELLE. L'affection personnelle vient s'ajouter aux deux éléments dont nous venons de parler, *attrait de la beauté, appât du sexe*, pour former un tout, ce que nous devons nous faire de l'amour. Elle consiste à vrai dire, l'élément essentiel de cette passion, le seul qui donne à ce beau mot d'amour un sens sérieux, ou plutôt son véritable sens. Réduisez l'amour à l'appât du sexe et à l'attrait de la beauté, vous avez quelque chose qui peut s'appeler désir, admiration; mais appliquez à ce quelque chose, le nom d'amour est impropre. Rappelons-nous cette définition: *Aimer, c'est faire son bonheur du bonheur d'un autre*; voilà le critérium, le seul auquel on puisse reconnaître l'amour véritable, l'amour complet. Tant que nous n'obéissons qu'à l'appât du sexe et à l'attrait de la beauté, nous ne sortons pas du fatalisme. L'amour, dit M. Proudhon, soit que nous le considérons comme l'effet de la puissance génératrice, soit que nous le rapportions à l'idéal, est entièrement soustrait à la volonté de celui qui l'éprouve; il naît spontanément, indélébilement, fatalement. Il arrive à notre insu, malgré nous. On ne saurait mieux dire. Mais ne pouvons-nous considérer l'amour que comme l'effet de la puissance génératrice et de l'exaltation idéaliste? N'est-il pas encore autre chose? Ce que M. Proudhon nous décrit, c'est un amour qui n'a pas encore atteint tout son développement. Il ne veut pas voir que, par l'affection personnelle, l'amour dépasse les sens et l'idéal, entre dans le monde de la liberté, dans le monde des relations humaines proprement dites, sans avoir besoin de l'intervention de la justice, s'élève à la constance et à l'exclusion, à la confiance mutuelle, à l'attachement sûr de l'avenir, au lien indissoluble. Ainsi l'amour que M. Proudhon se plaît à nous montrer entre l'amour et la conscience disparaît devant une analyse exacte. Les poètes ont représenté l'amour sous les traits d'un enfant aveugle; symbole parfait, si l'on ne doit considérer que l'attrait du sexe et de la beauté. Mais l'amour sort de l'enfance, c'est-à-dire de la spontanéité imprévoyante, du jeu, du ca-

price, lorsque l'affection personnelle prend la première place dans le cœur et se subordonne les deux autres éléments.

EVOLUTION DE L'AMOUR. On présente assez généralement l'évolution de l'amour comme divisée en deux périodes opposées, l'une d'ascension et de désir, l'autre de satisfaction et de décroissance. C'est, dit-on, un drame; dont les scènes peuvent être nombreuses, mais qui n'a jamais plus de deux actes: le premier, où l'amour s'avance plein d'ardeur et les yeux fermés vers le but où la nature l'appelle; le second, où les yeux ouverts malgré lui sur la réalité, il se montre impuissant à garder l'illusion qui lui a donné naissance. Pendant la première période, dit M. Proudhon, l'âme livrée à l'hallucination d'une volupté ineffable, affamée de ce qu'elle nomme son souverain bien, haletante, s'absorbe, se confond dans la personne de l'objet aimé; elle est prête à se sacrifier pour lui, elle s'en fait l'esclave, elle l'appelle sa divinité. Tout amant est idolâtre et a perdu la possession de lui-même... Mais après la satisfaction de la chair, l'idéal s'envole. Un mouvement inverse du premier, tout aussi fatal, se déclare. Pour atteindre un si grand bien, nous n'avons guère ici-bas d'auxiliaire plus puissant que l'amour; donc il faut honorer et bénir l'amour et la beauté.

AFFECTION PERSONNELLE. L'affection personnelle vient s'ajouter aux deux éléments dont nous venons de parler, *attrait de la beauté, appât du sexe*, pour former un tout, ce que nous devons nous faire de l'amour. Elle consiste à vrai dire, l'élément essentiel de cette passion, le seul qui donne à ce beau mot d'amour un sens sérieux, ou plutôt son véritable sens. Réduisez l'amour à l'appât du sexe et à l'attrait de la beauté, vous avez quelque chose qui peut s'appeler désir, admiration; mais appliquez à ce quelque chose, le nom d'amour est impropre. Rappelons-nous cette définition: *Aimer, c'est faire son bonheur du bonheur d'un autre*; voilà le critérium, le seul auquel on puisse reconnaître l'amour véritable, l'amour complet. Tant que nous n'obéissons qu'à l'appât du sexe et à l'attrait de la beauté, nous ne sortons pas du fatalisme. L'amour, dit M. Proudhon, soit que nous le considérons comme l'effet de la puissance génératrice, soit que nous le rapportions à l'idéal, est entièrement soustrait à la volonté de celui qui l'éprouve; il naît spontanément, indélébilement, fatalement. Il arrive à notre insu, malgré nous. On ne saurait mieux dire. Mais ne pouvons-nous considérer l'amour que comme l'effet de la puissance génératrice et de l'exaltation idéaliste? N'est-il pas encore autre chose? Ce que M. Proudhon nous décrit, c'est un amour qui n'a pas encore atteint tout son développement. Il ne veut pas voir que, par l'affection personnelle, l'amour dépasse les sens et l'idéal, entre dans le monde de la liberté, dans le monde des relations humaines proprement dites, sans avoir besoin de l'intervention de la justice, s'élève à la constance et à l'exclusion, à la confiance mutuelle, à l'attachement sûr de l'avenir, au lien indissoluble. Ainsi l'amour que M. Proudhon se plaît à nous montrer entre l'amour et la conscience disparaît devant une analyse exacte. Les poètes ont représenté l'amour sous les traits d'un enfant aveugle; symbole parfait, si l'on ne doit considérer que l'attrait du sexe et de la beauté. Mais l'amour sort de l'enfance, c'est-à-dire de la spontanéité imprévoyante, du jeu, du ca-

AFFECTION PERSONNELLE. L'affection personnelle vient s'ajouter aux deux éléments dont nous venons de parler, *attrait de la beauté, appât du sexe*, pour former un tout, ce que nous devons nous faire de l'amour. Elle consiste à vrai dire, l'élément essentiel de cette passion, le seul qui donne à ce beau mot d'amour un sens sérieux, ou plutôt son véritable sens. Réduisez l'amour à l'appât du sexe et à l'attrait de la beauté, vous avez quelque chose qui peut s'appeler désir, admiration; mais appliquez à ce quelque chose, le nom d'amour est impropre. Rappelons-nous cette définition: *Aimer, c'est faire son bonheur du bonheur d'un autre*; voilà le critérium, le seul auquel on puisse reconnaître l'amour véritable, l'amour complet. Tant que nous n'obéissons qu'à l'appât du sexe et à l'attrait de la beauté, nous ne sortons pas du fatalisme. L'amour, dit M. Proudhon, soit que nous le considérons comme l'effet de la puissance génératrice, soit que nous le rapportions à l'idéal, est entièrement soustrait à la volonté de celui qui l'éprouve; il naît spontanément, indélébilement, fatalement. Il arrive à notre insu, malgré nous. On ne saurait mieux dire. Mais ne pouvons-nous considérer l'amour que comme l'effet de la puissance génératrice et de l'exaltation idéaliste? N'est-il pas encore autre chose? Ce que M. Proudhon nous décrit, c'est un amour qui n'a pas encore atteint tout son développement. Il ne veut pas voir que, par l'affection personnelle, l'amour dépasse les sens et l'idéal, entre dans le monde de la liberté, dans le monde des relations humaines proprement dites, sans avoir besoin de l'intervention de la justice, s'élève à la constance et à l'exclusion, à la confiance mutuelle, à l'attachement sûr de l'avenir, au lien indissoluble. Ainsi l'amour que M. Proudhon se plaît à nous montrer entre l'amour et la conscience disparaît devant une analyse exacte. Les poètes ont représenté l'amour sous les traits d'un enfant aveugle; symbole parfait, si l'on ne doit considérer que l'attrait du sexe et de la beauté. Mais l'amour sort de l'enfance, c'est-à-dire de la spontanéité imprévoyante, du jeu, du ca-

price, lorsque l'affection personnelle prend la première place dans le cœur et se subordonne les deux autres éléments.

EVOLUTION DE L'AMOUR. On présente assez généralement l'évolution de l'amour comme divisée en deux périodes opposées, l'une d'ascension et de désir, l'autre de satisfaction et de décroissance. C'est, dit-on, un drame; dont les scènes peuvent être nombreuses, mais qui n'a jamais plus de deux actes: le premier, où l'amour s'avance plein d'ardeur et les yeux fermés vers le but où la nature l'appelle; le second, où les yeux ouverts malgré lui sur la réalité, il se montre impuissant à garder l'illusion qui lui a donné naissance. Pendant la première période, dit M. Proudhon, l'âme livrée à l'hallucination d'une volupté ineffable, affamée de ce qu'elle nomme son souverain bien, haletante, s'absorbe, se confond dans la personne de l'objet aimé; elle est prête à se sacrifier pour lui, elle s'en fait l'esclave, elle l'appelle sa divinité. Tout amant est idolâtre et a perdu la possession de lui-même... Mais après la satisfaction de la chair, l'idéal s'envole. Un mouvement inverse du premier, tout aussi fatal, se déclare. Pour atteindre un si grand bien, nous n'avons guère ici-bas d'auxiliaire plus puissant que l'amour; donc il faut honorer et bénir l'amour et la beauté.

price, lorsque l'affection personnelle prend la première place dans le cœur et se subordonne les deux autres éléments.

EVOLUTION DE L'AMOUR. On présente assez généralement l'évolution de l'amour comme divisée en deux périodes opposées, l'une d'ascension et de désir, l'autre de satisfaction et de décroissance. C'est, dit-on, un drame; dont les scènes peuvent être nombreuses, mais qui n'a jamais plus de deux actes: le premier, où l'amour s'avance plein d'ardeur et les yeux fermés vers le but où la nature l'appelle; le second, où les yeux ouverts malgré lui sur la réalité, il se montre impuissant à garder l'illusion qui lui a donné naissance. Pendant la première période, dit M. Proudhon, l'âme livrée à l'hallucination d'une volupté ineffable, affamée de ce qu'elle nomme son souverain bien, haletante, s'absorbe, se confond dans la personne de l'objet aimé; elle est prête à se sacrifier pour lui, elle s'en fait l'esclave, elle l'appelle sa divinité. Tout amant est idolâtre et a perdu la possession de lui-même... Mais après la satisfaction de la chair, l'idéal s'envole. Un mouvement inverse du premier, tout aussi fatal, se déclare. Pour atteindre un si grand bien, nous n'avons guère ici-bas d'auxiliaire plus puissant que l'amour; donc il faut honorer et bénir l'amour et la beauté.

AFFECTION PERSONNELLE. L'affection personnelle vient s'ajouter aux deux éléments dont nous venons de parler, *attrait de la beauté, appât du sexe*, pour former un tout, ce que nous devons nous faire de l'amour. Elle consiste à vrai dire, l'élément essentiel de cette passion, le seul qui donne à ce beau mot d'amour un sens sérieux, ou plutôt son véritable sens. Réduisez l'amour à l'appât du sexe et à l'attrait de la beauté, vous avez quelque chose qui peut s'appeler désir, admiration; mais appliquez à ce quelque chose, le nom d'amour est impropre. Rappelons-nous cette définition: *Aimer, c'est faire son bonheur du bonheur d'un autre*; voilà le critérium, le seul auquel on puisse reconnaître l'amour véritable, l'amour complet. Tant que nous n'obéissons qu'à l'appât du sexe et à l'attrait de la beauté, nous ne sortons pas du fatalisme. L'amour, dit M. Proudhon, soit que nous le considérons comme l'effet de la puissance génératrice, soit que nous le rapportions à l'idéal, est entièrement soustrait à la volonté de celui qui l'éprouve; il naît spontanément, indélébilement, fatalement. Il arrive à notre insu, malgré nous. On ne saurait mieux dire. Mais ne pouvons-nous considérer l'amour que comme l'effet de la puissance génératrice et de l'exaltation idéaliste? N'est-il pas encore autre chose? Ce que M. Proudhon nous décrit, c'est un amour qui n'a pas encore atteint tout son développement. Il ne veut pas voir que, par l'affection personnelle, l'amour dépasse les sens et l'idéal, entre dans le monde de la liberté, dans le monde des relations humaines proprement dites, sans avoir besoin de l'intervention de la justice, s'élève à la constance et à l'exclusion, à la confiance mutuelle, à l'attachement sûr de l'avenir, au lien indissoluble. Ainsi l'amour que M. Proudhon se plaît à nous montrer entre l'amour et la conscience disparaît devant une analyse exacte. Les poètes ont représenté l'amour sous les traits d'un enfant aveugle; symbole parfait, si l'on ne doit considérer que l'attrait du sexe et de la beauté. Mais l'amour sort de l'enfance, c'est-à-dire de la spontanéité imprévoyante, du jeu, du ca-

AFFECTION PERSONNELLE. L'affection personnelle vient s'ajouter aux deux éléments dont nous venons de parler, *attrait de la beauté, appât du sexe*, pour former un tout, ce que nous devons nous faire de l'amour. Elle consiste à vrai dire, l'élément essentiel de cette passion, le seul qui donne à ce beau mot d'amour un sens sérieux, ou plutôt son véritable sens. Réduisez l'amour à l'appât du sexe et à l'attrait de la beauté, vous avez quelque chose qui peut s'appeler désir, admiration; mais appliquez à ce quelque chose, le nom d'amour est impropre. Rappelons-nous cette définition: *Aimer, c'est faire son bonheur du bonheur d'un autre*; voilà le critérium, le seul auquel on puisse reconnaître l'amour véritable, l'amour complet. Tant que nous n'obéissons qu'à l'appât du sexe et à l'attrait de la beauté, nous ne sortons pas du fatalisme. L'amour, dit M. Proudhon, soit que nous le considérons comme l'effet de la puissance génératrice, soit que nous le rapportions à l'idéal, est entièrement soustrait à la volonté de celui qui l'éprouve; il naît spontanément, indélébilement, fatalement. Il arrive à notre insu, malgré nous. On ne saurait mieux dire. Mais ne pouvons-nous considérer l'amour que comme l'effet de la puissance génératrice et de l'exaltation idéaliste? N'est-il pas encore autre chose? Ce que M. Proudhon nous décrit, c'est un amour qui n'a pas encore atteint tout son développement. Il ne veut pas voir que, par l'affection personnelle, l'amour dépasse les sens et l'idéal, entre dans le monde de la liberté, dans le monde des relations humaines proprement dites, sans avoir besoin de l'intervention de la justice, s'élève à la constance et à l'exclusion, à la confiance mutuelle, à l'attachement sûr de l'avenir, au lien indissoluble. Ainsi l'amour que M. Proudhon se plaît à nous montrer entre l'amour et la conscience disparaît devant une analyse exacte. Les poètes ont représenté l'amour sous les traits d'un enfant aveugle; symbole parfait, si l'on ne doit considérer que l'attrait du sexe et de la beauté. Mais l'amour sort de l'enfance, c'est-à-dire de la spontanéité imprévoyante, du jeu, du ca-

price, lorsque l'affection personnelle prend la première place dans le cœur et se subordonne les deux autres éléments.

EVOLUTION DE L'AMOUR. On présente assez généralement l'évolution de l'amour comme divisée en deux périodes opposées, l'une d'ascension et de désir, l'autre de satisfaction et de décroissance. C'est, dit-on, un drame; dont les scènes peuvent être nombreuses, mais qui n'a jamais plus de deux actes: le premier, où l'amour s'avance plein d'ardeur et les yeux fermés vers le but où la nature l'appelle; le second, où les yeux ouverts malgré lui sur la réalité, il se montre impuissant à garder l'illusion qui lui a donné naissance. Pendant la première période, dit M. Proudhon, l'âme livrée à l'hallucination d'une volupté ineffable, affamée de ce qu'elle nomme son souverain bien, haletante, s'absorbe, se confond dans la personne de l'objet aimé; elle est prête à se sacrifier pour lui, elle s'en fait l'esclave, elle l'appelle sa divinité. Tout amant est idolâtre et a perdu la possession de lui-même... Mais après la satisfaction de la chair, l'idéal s'envole. Un mouvement inverse du premier, tout aussi fatal, se déclare. Pour atteindre un si grand bien, nous n'avons guère ici-bas d'auxiliaire plus puissant que l'amour; donc il faut honorer et bénir l'amour et la beauté.

price, lorsque l'affection personnelle prend la première place dans le cœur et se subordonne les deux autres éléments.

EVOLUTION DE L'AMOUR. On présente assez généralement l'évolution de l'amour comme divisée en deux périodes opposées, l'une d'ascension et de désir, l'autre de satisfaction et de décroissance. C'est, dit-on, un drame; dont les scènes peuvent être nombreuses, mais qui n'a jamais plus de deux actes: le premier, où l'amour s'avance plein d'ardeur et les yeux fermés vers le but où la nature l'appelle; le second, où les yeux ouverts malgré lui sur la réalité, il se montre impuissant à garder l'illusion qui lui a donné naissance. Pendant la première période, dit M. Proudhon, l'âme livrée à l'hallucination d'une volupté ineffable, affamée de ce qu'elle nomme son souverain bien, haletante, s'absorbe, se confond dans la personne de l'objet aimé; elle est prête à se sacrifier pour lui, elle s'en fait l'esclave, elle l'appelle sa divinité. Tout amant est idolâtre et a perdu la possession de lui-même... Mais après la satisfaction de la chair, l'idéal s'envole. Un mouvement inverse du premier, tout aussi fatal, se déclare. Pour atteindre un si grand bien, nous n'avons guère ici-bas d'auxiliaire plus puissant que l'amour; donc il faut honorer et bénir l'amour et la beauté.

AFFECTION PERSONNELLE. L'affection personnelle vient s'ajouter aux deux éléments dont nous venons de parler, *attrait de la beauté, appât du sexe*, pour former un tout, ce que nous devons nous faire de l'amour. Elle consiste à vrai dire, l'élément essentiel de cette passion, le seul qui donne à ce beau mot d'amour un sens sérieux, ou plutôt son véritable sens. Réduisez l'amour à l'appât du sexe et à l'attrait de la beauté, vous avez quelque chose qui peut s'appeler désir, admiration; mais appliquez à ce quelque chose, le nom d'amour est impropre. Rappelons-nous cette définition: *Aimer, c'est faire son bonheur du bonheur d'un autre*; voilà le critérium, le seul auquel on puisse reconnaître l'amour véritable, l'amour complet. Tant que nous n'obéissons qu'à l'appât du sexe et à l'attrait de la beauté, nous ne sortons pas du fatalisme. L'amour, dit M. Proudhon, soit que nous le considérons comme l'effet de la puissance génératrice, soit que nous le rapportions à l'idéal, est entièrement soustrait à la volonté de celui qui l'éprouve; il naît spontanément, indélébilement, fatalement. Il arrive à notre insu, malgré nous. On ne saurait mieux dire. Mais ne pouvons-nous considérer l'amour que comme l'effet de la puissance génératrice et de l'exaltation idéaliste? N'est-il pas encore autre chose? Ce que M. Proudhon nous décrit, c'est un amour qui n'a pas encore atteint tout son développement. Il ne veut pas voir que, par l'affection personnelle, l'amour dépasse les sens et l'idéal, entre dans le monde de la liberté, dans le monde des relations humaines proprement dites, sans avoir besoin de l'intervention de la justice, s'élève à la constance et à l'exclusion, à la confiance mutuelle, à l'attachement sûr de l'avenir, au lien indissoluble. Ainsi l'amour que M. Proudhon se plaît à nous montrer entre l'amour et la conscience disparaît devant une analyse exacte. Les poètes ont représenté l'amour sous les traits d'un enfant aveugle; symbole parfait, si l'on ne doit considérer que l'attrait du sexe et de la beauté. Mais l'amour sort de l'enfance, c'est-à-dire de la spontanéité imprévoyante, du jeu, du ca-

AFFECTION PERSONNELLE. L'affection personnelle vient s'ajouter aux deux éléments dont nous venons de parler, *attrait de la beauté, appât du sexe*, pour former un tout, ce que nous devons nous faire de l'amour. Elle consiste à vrai dire, l'élément essentiel de cette passion, le seul qui donne à ce beau mot d'amour un sens sérieux, ou plutôt son véritable sens. Réduisez l'amour à l'appât du sexe et à l'attrait de la beauté, vous avez quelque chose qui peut s'appeler désir, admiration; mais appliquez à ce quelque chose, le nom d'amour est impropre. Rappelons-nous cette définition: *Aimer, c'est faire son bonheur du bonheur d'un autre*; voilà le critérium, le seul auquel on puisse reconnaître l'amour véritable, l'amour

galands. Dans la Clélie enfin, les bergers rentrent à la ville et dans les salons, prennent un nom nouveau, celui d'amoureux homme, et s'occupent plus que jamais d'amour, qui, sous le nom de galanterie, devient la grande science du monde et de la robe d'un homme compagne désormais fondée... La galanterie, telle que l'entendent les vaines précieuses du xviii<sup>e</sup> siècle, telle que l'entend mademoiselle de Scudéry, est ce mélange d'empressement et de respect envers les femmes, dont la première origine se trouve dans la chevalerie. Seulement le chevalier a déposé son armure à la porte des salons, il est devenu l'homme homme. La chevalerie s'est écroulée, elle s'est répandue dans le monde, et, sous le nom de galanterie, elle règle les rapports et les habitudes du monde entre les hommes et les femmes. Ainsi entendue, la galanterie est un des signes les plus caractéristiques du rang que les femmes ont dans la société depuis le christianisme. Relevées de l'abaissement ou de l'isolement que leur faisaient les mœurs antiques et que leur font encore les mœurs orientales, les femmes ont eu une place chaque jour plus grande dans les diverses conditions de la société moderne. Dans la société chrétienne, et je dirais presque dans la société ecclésiastique, elles ont leur place, comme saines, comme religieuses, comme vouées à la prière et à la charité. La société ecclésiastique ne met pas les femmes dans l'Église, mais elle les met tout près d'un point sur la surface de la terre, et, dans le pur et saint des lieux, elle leur fait faire pour tant participer. Dans la société chevaleresque, les femmes sont les inspiratrices avouées des grandes actions et des bons sentiments. Enfin quand on n'a pu s'arrêter et se polir, à mesure que la conversation devient de plus en plus un plaisir et un signe de bon goût, les femmes deviennent l'arbitre du bon ton. Alors la conséquence naturelle de cela est que les femmes occupent dans le monde est la galanterie, non point la galanterie dans le sens affecté ou corrompu du mot, mais la galanterie honnête et pure, comme l'entendent les véritables précieuses de l'hôtel de Rambouillet...

Le xviii<sup>e</sup> siècle est celui de la décadence de la galanterie; elle s'abaisse, se dégrade; le mot galanterie, qui si longtemps se confondit avec celui de bonne compagnie, devient synonyme de corruption. L'amour, galant qui avait succédé à l'amour chevaleresque, est emporté avec les idées, les sentiments, les institutions de l'ancien régime par le torrent de la Révolution. Ramener l'amour à sa simplicité antique, le soustraire aux influences monarchiques et religieuses qui l'ont dénaturé, tel paraît être l'effort des penseurs de cette époque. Écoutez Cabanis : « Une des causes qui ont contribué à dénaturer l'amour par une exaltation factice, c'est le défaut d'objets d'un intérêt véritablement grand, et le désouvement général des classes aisées dans les gouvernements monarchiques; à quoi l'on peut ajouter encore les restes de l'esprit de chevalerie, fruit ridicule de l'odieuse féodalité, et cette espèce de compensation de la plupart des gens à talent pour diriger toute l'énergie de leurs sens dissipation qui tendaient de plus en plus à river pour toujours les fers des nations... Sous le régime bienfaisant de l'égalité, sous l'influence toute puissante de la raison publique, étranger à toute exaltation, à tout enthousiasme, l'amour sera le consolateur, mais non l'arbitre de la vie; l'embellira, mais il ne la remplira point. Lorsqu'il la remplit, il la dégrade, et bientôt il s'éteint dans les désirs du repos... »

Au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, nous voyons l'amour reprendre dans la littérature et dans la société l'empire que la révolution lui avait enlevé. L'orage a fait pencher cette fleur; mais l'orage passé, voilà qu'elle se relève avec des couleurs nouvelles; ce n'est plus l'amour chevaleresque du moyen âge; ce n'est plus la galanterie du XVIII<sup>e</sup> siècle; ce n'est plus le libertinage élégant du XVIII<sup>e</sup>; c'est l'amour mélancolique et rêveur, l'amour qui la soif de l'infini fait dévier de sa fin naturelle, l'amour qui se mêle à deux sentiments vagues et indéterminés, le sentiment de la nature et l'inquiétude métaphysique ou religieuse; l'amour qui conduit au martyr et à la haine de l'action, de la réalité, à l'ennui et au dégoût de la vie; l'amour qui se plaît à chanter son éternelle plainte, à sentir son incurabilité, à analyser son délire, tout en posant à ses côtés une barrière infranchissable. Notre littérature contemporaine a donné une large place à cet amour languissant, dont on trouve le germe dans la Nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau, et que deux écrivains surtout, l'auteur de *Bien* et d'*Atala*, et l'auteur des *Méditations*, ont contribué à mettre à la mode. Goethe lui-même, malgré le caractère réaliste de son génie, paya son tribut à cette maladie du siècle, sur laquelle Paul de Flotte a porté ce jugement sévère : « Rien ne porte plus à la légèreté des cœurs que cette tendance à poursuivre et à justifier le développement excessif d'une passion irréalisable, que cette folie contradictoire qui consiste en définitive à aimer sa passion en en maissant le but final, à se complaire à la nourrir au lieu de la combattre, à maudire le monde au lieu de le servir... »

IV. — AFFECTIONS DE FAMILLE. — L'AMOUR PATERNEL. MATHÉRIEL. Nous n'avons besoin, dit M. Jules Simon, de mentionner l'amour paternel, l'amour maternel, pour qu'on sache à l'instant qu'il s'agit du sentiment le plus

fort, le plus persistant, le plus nécessaire, le plus sacré; d'un sentiment qui balance victorieusement l'amour de la vie dans les âmes les moins pures, sans lequel il n'y aurait ni éducation, ni morale, ni honneur, ni dévouement, ni pitié, et la route d'un sentiment qui ne saurait hanter du cœur de l'homme sans le désolier, ni de la société sans la détruire... L'amour des parents pour leurs enfants est d'autant plus fort qu'il concède pour eux le bonheur de la personnalité et le bonheur du dévouement, et qu'il se rattache, d'une part, à l'amour de soi, de l'autre, à l'amour proprement dit. Qu'est-ce que l'enfant? C'est le produit et le signe de l'amour, ou plutôt c'est l'amour réalisé, l'amour qui a pris forme et vie, l'amour fait chair. Quel meilleur symbole de l'union indissoluble? Qu'est-ce que l'enfant? C'est l'extension de la vie paternelle et de la vie maternelle. On connaît la belle expression de Mme de Sévigné écrivant à sa fille : « J'ai mal à votre poitrine. C'était bien dire que les parents vivent de la vie de leurs enfants, souffrent de leurs souffrances, que les enfants sont comme des membres de nous-mêmes; et ce n'est pas là une pure illusion; c'est notre chair et notre sang, mais surtout c'est notre âme, ce sont nos exemples, nos leçons, nos vertus ou nos faiblesses qui s'écrivent en eux... La famille, dit très-bien M. Paul Janet, est complète et perpétue notre être; elle l'étend dans l'espace et la durée. L'homme, seul, n'occupe qu'un point sur la surface de la terre, et, dans le pur et saint des lieux, elle leur fait faire pour tant participer. Dans la société chevaleresque, les femmes sont les inspiratrices avouées des grandes actions et des bons sentiments. Enfin quand on n'a pu s'arrêter et se polir, à mesure que la conversation devient de plus en plus un plaisir et un signe de bon goût, les femmes deviennent l'arbitre du bon ton. Alors la conséquence naturelle de cela est que les femmes occupent dans le monde est la galanterie, non point la galanterie dans le sens affecté ou corrompu du mot, mais la galanterie honnête et pure, comme l'entendent les véritables précieuses de l'hôtel de Rambouillet... »

Le xviii<sup>e</sup> siècle est celui de la décadence de la galanterie; elle s'abaisse, se dégrade; le mot galanterie, qui si longtemps se confondit avec celui de bonne compagnie, devient synonyme de corruption. L'amour, galant qui avait succédé à l'amour chevaleresque, est emporté avec les idées, les sentiments, les institutions de l'ancien régime par le torrent de la Révolution. Ramener l'amour à sa simplicité antique, le soustraire aux influences monarchiques et religieuses qui l'ont dénaturé, tel paraît être l'effort des penseurs de cette époque. Écoutez Cabanis : « Une des causes qui ont contribué à dénaturer l'amour par une exaltation factice, c'est le défaut d'objets d'un intérêt véritablement grand, et le désouvement général des classes aisées dans les gouvernements monarchiques; à quoi l'on peut ajouter encore les restes de l'esprit de chevalerie, fruit ridicule de l'odieuse féodalité, et cette espèce de compensation de la plupart des gens à talent pour diriger toute l'énergie de leurs sens dissipation qui tendaient de plus en plus à river pour toujours les fers des nations... Sous le régime bienfaisant de l'égalité, sous l'influence toute puissante de la raison publique, étranger à toute exaltation, à tout enthousiasme, l'amour sera le consolateur, mais non l'arbitre de la vie; l'embellira, mais il ne la remplira point. Lorsqu'il la remplit, il la dégrade, et bientôt il s'éteint dans les désirs du repos... »

Au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, nous voyons l'amour reprendre dans la littérature et dans la société l'empire que la révolution lui avait enlevé. L'orage a fait pencher cette fleur; mais l'orage passé, voilà qu'elle se relève avec des couleurs nouvelles; ce n'est plus l'amour chevaleresque du moyen âge; ce n'est plus la galanterie du XVIII<sup>e</sup> siècle; ce n'est plus le libertinage élégant du XVIII<sup>e</sup>; c'est l'amour mélancolique et rêveur, l'amour qui la soif de l'infini fait dévier de sa fin naturelle, l'amour qui se mêle à deux sentiments vagues et indéterminés, le sentiment de la nature et l'inquiétude métaphysique ou religieuse; l'amour qui conduit au martyr et à la haine de l'action, de la réalité, à l'ennui et au dégoût de la vie; l'amour qui se plaît à chanter son éternelle plainte, à sentir son incurabilité, à analyser son délire, tout en posant à ses côtés une barrière infranchissable. Notre littérature contemporaine a donné une large place à cet amour languissant, dont on trouve le germe dans la Nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau, et que deux écrivains surtout, l'auteur de *Bien* et d'*Atala*, et l'auteur des *Méditations*, ont contribué à mettre à la mode. Goethe lui-même, malgré le caractère réaliste de son génie, paya son tribut à cette maladie du siècle, sur laquelle Paul de Flotte a porté ce jugement sévère : « Rien ne porte plus à la légèreté des cœurs que cette tendance à poursuivre et à justifier le développement excessif d'une passion irréalisable, que cette folie contradictoire qui consiste en définitive à aimer sa passion en en maissant le but final, à se complaire à la nourrir au lieu de la combattre, à maudire le monde au lieu de le servir... »

AMOUR PATERNEL. MATHÉRIEL. Nous n'avons besoin, dit M. Jules Simon, de mentionner l'amour paternel, l'amour maternel, pour qu'on sache à l'instant qu'il s'agit du sentiment le plus fort, le plus persistant, le plus nécessaire, le plus sacré; d'un sentiment qui balance victorieusement l'amour de la vie dans les âmes les moins pures, sans lequel il n'y aurait ni éducation, ni morale, ni honneur, ni dévouement, ni pitié, et la route d'un sentiment qui ne saurait hanter du cœur de l'homme sans le désolier, ni de la société sans la détruire... L'amour des parents pour leurs enfants est d'autant plus fort qu'il concède pour eux le bonheur de la personnalité et le bonheur du dévouement, et qu'il se rattache, d'une part, à l'amour de soi, de l'autre, à l'amour proprement dit. Qu'est-ce que l'enfant? C'est le produit et le signe de l'amour, ou plutôt c'est l'amour réalisé, l'amour qui a pris forme et vie, l'amour fait chair. Quel meilleur symbole de l'union indissoluble? Qu'est-ce que l'enfant? C'est l'extension de la vie paternelle et de la vie maternelle. On connaît la belle expression de Mme de Sévigné écrivant à sa fille : « J'ai mal à votre poitrine. C'était bien dire que les parents vivent de la vie de leurs enfants, souffrent de leurs souffrances, que les enfants sont comme des membres de nous-mêmes; et ce n'est pas là une pure illusion; c'est notre chair et notre sang, mais surtout c'est notre âme, ce sont nos exemples, nos leçons, nos vertus ou nos faiblesses qui s'écrivent en eux... La famille, dit très-bien M. Paul Janet, est complète et perpétue notre être; elle l'étend dans l'espace et la durée. L'homme, seul, n'occupe qu'un point sur la surface de la terre, et, dans le pur et saint des lieux, elle leur fait faire pour tant participer. Dans la société chevaleresque, les femmes sont les inspiratrices avouées des grandes actions et des bons sentiments. Enfin quand on n'a pu s'arrêter et se polir, à mesure que la conversation devient de plus en plus un plaisir et un signe de bon goût, les femmes deviennent l'arbitre du bon ton. Alors la conséquence naturelle de cela est que les femmes occupent dans le monde est la galanterie, non point la galanterie dans le sens affecté ou corrompu du mot, mais la galanterie honnête et pure, comme l'entendent les véritables précieuses de l'hôtel de Rambouillet... »

AMOUR MATERNEL. MATHÉRIEL. Nous n'avons besoin, dit M. Jules Simon, de mentionner l'amour paternel, l'amour maternel, pour qu'on sache à l'instant qu'il s'agit du sentiment le plus

rendus, par la communauté de l'amour filial, par le respect du nom et les traditions d'honneur domestique. L'amour fraternel présente à peu près les mêmes caractères que l'amitié d'adultes, et le même type. On peut dire que l'amour fraternel est une amitié qui vient de la nature, d'un frère est un ami donné par la nature, et que l'amitié est une sorte d'amour fraternel qui naît du libre choix. M. Paul Janet fait remarquer, avec raison, que l'amour fraternel est un sentiment plus précis que l'amitié. En effet, le rapport des frères entre eux est un rapport naturel, et par la mère déterminé; un frère est toujours un frère; mais le rapport entre amis est indéterminé; on est plus ou moins amis; il y a plusieurs degrés dans l'amitié; quelle différence de force, par exemple, entre ce singulier, un ami, et ce pluriel, des amis; le plus souvent c'est en vain qu'on désire trouver un ami, il faut se borner à des amis. Le sentiment fraternel a donc ce que n'a point l'amitié, un point d'appui fixe. Aussi sait-il toujours exactement où il en est. L'amitié ne le sait jamais, tant que quelque circonstance, quelque acte, quelque action précisée, sans venue donner une sanction au lien qui unit les amis. En un mot, l'amour fraternel n'a pas besoin, comme l'amitié, d'acquiescer de la précision et de s'emparer de l'avenir par un contrat, et de se consacrer à l'élément inférieur et aveugle, le Chaos, dans lequel un principe de vie, l'amour, fait surgir et développe des formes de plus en plus parfaites. L'Amour joue le même rôle qu'une jeune fille dans une organisation sanchoniathon et aux Phéniciens. Un grand nombre de traditions cosmogoniques du même genre avaient cours dans l'antiquité. Elles se trouvent sur la limite de la mythologie et de l'ancienne philosophie, et forment la transition de l'une à l'autre.

Selon Empédocle, le monde sort de quatre éléments, le feu, l'eau, la terre et l'air, lesquels sont mixtes, dirigés par deux principes, l'amour et la haine. Par l'amour, les éléments tendent à l'union; par la haine, à la division. Sous l'influence de ces deux causes, un mouvement périodique produit l'agrégation et la désagrégation. Mêlés et démixés successivement avec leurs qualités diverses et en diverses manières, ils composent la nature, comme un tableau qui résulterait des couleurs qu'un peintre a broyées sur sa palette. Ainsi naissent toutes choses, plantes et bêtes, hommes et dieux. Pendant le cours de ce mouvement, l'amour et la haine se balancent et en quelque sorte se neutralisent; si l'amour domiait seul, toute diversité cesserait, et il n'y aurait plus que l'unité absolue; au contraire, l'influence de la haine prévalait et devenant exclusive produirait la séparation, la diffusion à l'infini de toutes choses. L'amour et la haine d'Empédocle ressemblent assez bien à l'attraction et à la répulsion de nos sciences.

Syn. AMOUR, amoureuse. L'amour est un amour inclination, passion, tendresse. V. AFFECTION. On fait de fréquentes allusions à cet hémi-tisme pour rappeler les malheurs causés par la passion de amour : « Mais l'homme propose et Dieu dispose. A peine sorti des bancs de philosophie, Clérissean se trouva chef de famille par la mort de ses parents; il fallut recueillir et débrouiller une succession embarrassée. Bientôt l'amour se mit de la partie : il ne perdit pas l'âme, mais il rendit non ami, qui, pour s'en générer, se maria... » A. DE POSTMARTIN.

AMOUR, dit d'Étalar l'iris qui se décore, Du diadème renégot l'orgueil plus sot encore, Pourrait à nos dépens égarer un pincau; Et de deux peigneux tu verrais le tableau, Et deux coqs amoureux, à la discorde en proie, Te feraient dir encore : « Amour, tu perdis Troie! » DELILLE.

Prov. littér. : Pour l'amour du grec, Affusion à deux vers de Molière, dans les *Femmes savantes*. V. GRÉC. Prov. littér. : Les tourterelles se liguèrent; Plus d'amour, partent plus de jote.

Allusion à deux vers de la fable des Animaux malades de la peste. V. ANIMAL. Prov. littér. : Ton amour m'a refait une montre antique. Allusion à un vers de V. Hugo. V. VIBRANTE. AMOURS (LES). Les poètes en avaient d'abord formé cinq livres qu'ils réunirent ensuite à trois. Les Amours sont l'œuvre de la jeunesse de l'homme; aussi, bien qu'on y trouve déjà les défauts inhérents à son talent, tels que l'abus de la facilité, de l'imagination, de répétitions d'idées et même du mauvais goût, on ne saurait se refuser à y reconnaître beaucoup d'esprit et d'agrément, de la fraîcheur et de l'éclat dans les descriptions, une foule d'images ingénieuses et de détails charmants. Mais peut-être y a-t-il aussi dans ces éloges plus de liberté que de

appelait Himéros (désir), et leur Amour proprement dit, qui portait le nom d'Éros. Le rapport de filiation qui lie l'Amour à Vénus, et qui fit associer l'un à l'autre les cultes primitivement distincts de ces deux divinités, appartient à un symbolisme de date relativement moderne. Éros, en effet, ne figure pas au nombre des dieux d'Homère. L'Amour devint pour les artistes le type de la beauté de l'enfant et de l'adolescent, de même que sa mère était celle de la beauté féminine. Il reçut pour attributs un arc, un carquois rempli de fleches, et un flambeau, allégoires qui représentent les blessures que l'amour fait au cœur. Parmi ses fleches, disent les poètes, les unes sont garnies de pointes d'or et portent la joie dans les cœurs qui en sont atteints; les autres sont armées de plomb et infligent à ceux qu'elles frappent de longues et cruelles douleurs. Il faut distinguer avec soin de l'Amour ou d'Éros, les Amours, petits dieux subalternes qui se confondent avec les Ris, les Jeux, les Plaisirs et les Attraits. En mythologie comme dans le langage ordinaire, le mot amour a un sens bien plus sérieux au singulier qu'au pluriel.

Philos. ANC. L'AMOUR CONÇU COMME PRINCIPE COSMOGONIQUE. Un des plus anciens poètes de la Grèce, Hésiode, nous montre à l'origine de toutes choses l'élément inférieur et aveugle, le Chaos, dans lequel un principe de vie, l'amour, fait surgir et développe des formes de plus en plus parfaites. L'Amour joue le même rôle qu'une jeune fille dans une organisation sanchoniathon et aux Phéniciens. Un grand nombre de traditions cosmogoniques du même genre avaient cours dans l'antiquité. Elles se trouvent sur la limite de la mythologie et de l'ancienne philosophie, et forment la transition de l'une à l'autre. Selon Empédocle, le monde sort de quatre éléments, le feu, l'eau, la terre et l'air, lesquels sont mixtes, dirigés par deux principes, l'amour et la haine. Par l'amour, les éléments tendent à l'union; par la haine, à la division. Sous l'influence de ces deux causes, un mouvement périodique produit l'agrégation et la désagrégation. Mêlés et démixés successivement avec leurs qualités diverses et en diverses manières, ils composent la nature, comme un tableau qui résulterait des couleurs qu'un peintre a broyées sur sa palette. Ainsi naissent toutes choses, plantes et bêtes, hommes et dieux. Pendant le cours de ce mouvement, l'amour et la haine se balancent et en quelque sorte se neutralisent; si l'amour domiait seul, toute diversité cesserait, et il n'y aurait plus que l'unité absolue; au contraire, l'influence de la haine prévalait et devenant exclusive produirait la séparation, la diffusion à l'infini de toutes choses. L'amour et la haine d'Empédocle ressemblent assez bien à l'attraction et à la répulsion de nos sciences.

Syn. AMOUR, amoureuse. L'amour est un amour inclination, passion, tendresse. V. AFFECTION. On fait de fréquentes allusions à cet hémi-tisme pour rappeler les malheurs causés par la passion de amour : « Mais l'homme propose et Dieu dispose. A peine sorti des bancs de philosophie, Clérissean se trouva chef de famille par la mort de ses parents; il fallut recueillir et débrouiller une succession embarrassée. Bientôt l'amour se mit de la partie : il ne perdit pas l'âme, mais il rendit non ami, qui, pour s'en générer, se maria... » A. DE POSTMARTIN.

AMOUR, dit d'Étalar l'iris qui se décore, Du diadème renégot l'orgueil plus sot encore, Pourrait à nos dépens égarer un pincau; Et de deux peigneux tu verrais le tableau, Et deux coqs amoureux, à la discorde en proie, Te feraient dir encore : « Amour, tu perdis Troie! » DELILLE.

Prov. littér. : Pour l'amour du grec, Affusion à deux vers de Molière, dans les *Femmes savantes*. V. GRÉC. Prov. littér. : Les tourterelles se liguèrent; Plus d'amour, partent plus de jote.

Allusion à deux vers de la fable des Animaux malades de la peste. V. ANIMAL. Prov. littér. : Ton amour m'a refait une montre antique. Allusion à un vers de V. Hugo. V. VIBRANTE. AMOURS (LES). Les poètes en avaient d'abord formé cinq livres qu'ils réunirent ensuite à trois. Les Amours sont l'œuvre de la jeunesse de l'homme; aussi, bien qu'on y trouve déjà les défauts inhérents à son talent, tels que l'abus de la facilité, de l'imagination, de répétitions d'idées et même du mauvais goût, on ne saurait se refuser à y reconnaître beaucoup d'esprit et d'agrément, de la fraîcheur et de l'éclat dans les descriptions, une foule d'images ingénieuses et de détails charmants. Mais peut-être y a-t-il aussi dans ces éloges plus de liberté que de

L'Hymne, en ce beau jour, l'apprête Une couronne de sa main. Tu t'en repentiras, peut-être, des demain. Sour en, quoique l'Amour soit prié de la fête, Il ne l'est pas du lendemain. REGNARD.

Quand la beauté seule s'écouit, On s'aime un jour, puis on languit; L'amour s'envole, on se détache, Mais quand le cœur cède aux talents, Au caractère, aux sentiments, Le temps s'enluit, et l'amour reste. CARBASC.

Rose et Colin s'aimaient comme on aime au village; L'hymen devait bientôt couronner leurs desirs; En attendant, ils se donnaient pour gage Mille baisers; c'étaient mille plaisirs. — Laissez donc là ce beau négoce, Disait avec humeur un de leurs grands parents : Vous pourriez, quand viendra le temps, Faire l'amour après la nocce! Mon vieux ami, chaque chose a son tour, Lui répond un voisin; ne grande pas, écoute; Ils auront bien le temps, sans doute, Mais alors auront-ils l'amour? DEVILLE.

Prov. littér. : AMOUR! AMOUR! quand tu nous tiens, Un petit bien dire : Adieu, prudence!

Allusion à deux vers de la fable de La Fontaine, le Lion amoureux. Un lion, devenu amoureux d'une jeune fille, se laisse, sur demande du père, rogner les griffes et limer les dents : Sans dents ni griffes le voilà, Comme pièce démantelée. On lecha sur lui quelques chiens ; Il fit fort peu de résistance. Amour! amour! quand tu nous tiens, Un petit bien dire : Adieu, prudence!

Dans l'application, ces deux vers se disent des amoureux qui, dans l'ivresse de la passion, se dépeignent volontairement d'une arme dont plus tard ils regretteront la perte, et, généralement, de toutes les folies, de toutes les imprudences qui sont trop souvent les conséquences de l'amour : « Aussitôt que le coq de bruyère a ressenti les premières atteintes de l'amour, il se hisse sur la flèche la plus aiguë du plus haut sapin de la montagne; et adresse de là son appel passionné à toutes les poules des alentours. Pendant qu'il exécute sa cavatine, l'artiste est tellement absorbé par son art et tellement enivré du bruit de sa voix, qu'il en oublie l'univers et jusqu'à la méchanceté de l'homme, qui profite de son tapage et de son émotion pour s'approcher de lui traitreusement et l'occire. Amour, amour, quand tu nous tiens, un petit bien dire : Adieu, prudence... » TOUSSAINT.

Prov. littér. : AMOUR, tu perdis Troie. Allusion à un vers de La Fontaine, dans la fable Les Deux Coqs. Deux coqs venaient en paix; un d'eux survint, Et vola la guerre allumée. Amour, tu perdis Troie et c'est de toi que vint Cette querelle ennemie. Ou du sang des deux mêmes on vit le Xanthe teint. On fait de fréquentes allusions à cet hémi-tisme pour rappeler les malheurs causés par la passion de amour : « Mais l'homme propose et Dieu dispose. A peine sorti des bancs de philosophie, Clérissean se trouva chef de famille par la mort de ses parents; il fallut recueillir et débrouiller une succession embarrassée. Bientôt l'amour se mit de la partie : il ne perdit pas l'âme, mais il rendit non ami, qui, pour s'en générer, se maria... » A. DE POSTMARTIN.

de passion, plus d'esprit que de véritable tendresse; Ovide est avant tout le chantre d'amour sensuel; il ne soupçonne même pas ces chastes ardeurs que d'autres avant lui réalisaient, que Virgile à presque dépeintes, et qui ont servi de base à la satisfaction des sens, mais l'union de l'homme et de la femme. L'héroïne des Amours est cette beauté que le poète a rendue si célèbre sous le nom de Corinne, et qui, la première, éveilla son cœur. Quelques auteurs ont pensé que Corinne n'était autre que la fille d'Auguste, cette Julie si fameuse par ses débordements, et ce serait la découverte de cette liaison qui aurait amené la disgrâce et l'exil d'Ovide.

Amour et Psyché (1), charmante fable dont Apulée paraît être l'inventeur, et qui est comme un joyau enchâssé dans l'Ané d'or. Voici comment cet épisode est amené dans le roman d'Apulée. Une jeune homme, nommé Lucius, est métamorphosé en âme, bientôt il se voit entraîné par une bande de voleurs, qui lui font prendre avec eux le chemin de leur caverne. Un jour, après une expédition dans les alentours, ils rentrent dans leur repaire, amenant une jeune personne de condition qui était restée seule avec la prisonnière, ravie à son fiancé au moment où elle allait lui donner sa foi. Une vieille servante est chargée de prendre soin de la belle affligée et de la consolér. Pendant une absence des brigands, la vieille, qui était restée seule avec la prisonnière, essaye de la distraire en lui racontant ce qu'elle avait vu de sa jeunesse. Il y avait une fois une jeune princesse douée d'une beauté si extraordinaire, que les étrangers qui venaient de toutes parts pour se prouder, et qu'ils se prosternaient devant elle comme si c'était Vénus elle-même. La déesse des amours, irritée de voir ses honneurs divins passer à une simple mortelle, conçut une haine implacable contre cette jeune infortunée; elle chargea son fils Cupidon de sa vengeance, et lui commanda d'inspirer à la jeune fille une passion déshonorante pour quelque être ignoble, pour le dard de l'âne, les chiens, etc. Cependant personne ne se présente pour donner la main de Psyché, et depuis longtemps déjà ses deux sœurs ont contracté avec des monarches brillantes unions. Le père de l'infortunée princesse, craignant l'opprobre de son mariage, interroge un antique oracle, dont il reçoit cette cruelle réponse : Expose sur un roc cette fille amoureuse, Pour un hymen de mort amouvement paré; N'espère point un genre issu d'un sang mortel, Mais un des deux dragons, horrible et cruel, qui procurant les vers de son âne rapide, Porte en tous lieux la flamme et le fer homicide; Que craint Jupiter même, et qui, l'effroi des dieux, Fait reculer le Styx et ses flots tébréux.

Lorsque le moment d'accomplir l'oracle fut arrivé, les parents de Psyché la conduisent, dans un jardin, à une cérémonie funèbre, sur le haut d'une montagne escarpée, où la malheureuse jeune fille resta seule et abandonnée. Tremblante d'effroi, elle se voyait dans les pleurs, lorsque tout à coup elle se vit regardée par un être enchanteur, et des yeux de son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l'amour le plus ardent; puis il se retira avant que le jour parût. Chaque fois qu'elle se levait pour se rendre à la recherche, elle ne trouvait que des objets de sonnerie, et elle fut servie par des nymphes invisibles. Lorsque la nuit fut arrivée, un personnage, un être mystérieux se glissa dans la chambre de Psyché, et elle fut étonnée de voir son époux, après l'assurance par ses protestations de l